

Karine Laléchère

L'anglais, c'est du chinois

Cinéaste et écrivain, Xiaolu Guo est une jeune Chinoise qui partage aujourd'hui son temps entre la Grande-Bretagne et son pays d'origine. Dans *A Concise Chinese-English Dictionary for Lovers*, son premier livre rédigé en anglais, elle raconte les aventures d'une de ses compatriotes fraîchement débarquée de sa campagne, qui arrive à Londres pour apprendre la langue de Shakespeare. Le roman, mi-journal intime, mi-dictionnaire, se découpe en courts chapitres introduits par un mot et sa définition. C'est bien sûr l'occasion d'épingler avec drôlerie les particularités culturelles extrême-orientales et occidentales, mais la singularité de cet ouvrage réside dans son écriture qui reflète les progrès linguistiques de la narratrice. Ainsi, l'anglais (très) rudimentaire du début prend peu à peu de l'aisance, les impropriétés, qui donnent lieu à de savoureux malentendus, diminuent, pour disparaître totalement dans les dernières pages.

Printemps

Now

Beijing time 12 clock midnight.

London time 5 o'clock afternoon.

But I at neither time zone. I on airplane. Sitting on 25000 feet above to earth and trying remember all English i learning in school.

I not met you yet. You in future.

Intraduisible, c'est naturellement la première chose qui me vient à l'esprit lorsque j'ouvre le livre que me soumet Buchet-Chastel (c'est d'ailleurs l'argument fourni à Xiaolu Guo par l'éditeur français de son précédent roman pour justifier son refus de publier celui-ci). Comment

transcrire les difficultés que rencontre Z, la narratrice, face à l'anglais ? Je ne peux quand même pas faire comme si cette jeune Chinoise s'efforçait d'acquérir notre langue : tirer le texte vers le français serait absurde alors que l'Angleterre y est omniprésente, que les erreurs de Z mêlent étroitement le linguistique et le culturel. Cependant, si je ne veux pas transformer ce roman de formation bourré d'humour en manuel didactique sur l'apprentissage de l'anglais, je devrai jouer avec la structure du français. Tout compte fait, plus je réfléchis, plus je m'aperçois que les problèmes que j'aurai à résoudre ne seront pas fondamentalement différents de ceux que pose toute traduction – ils seront simplement plus manifestes. En feuilletant le livre, je constate que j'aurai un autre obstacle à surmonter. Une deuxième langue affleure sous la première ; elle se laisse deviner par certaines étrangetés structurelles, des erreurs d'une coloration particulière, des expressions peut-être traduites littéralement. L'anglais, soit, c'est mon métier, mais le chinois ? J'en ai bien suivi quelques cours à la fac, il y a très très longtemps, mais je n'ai gardé aucun souvenir des quarante malheureux idéogrammes appris au cours de cette année d'initiation. Je risque donc de faire passer une partie du texte à la trappe dans le processus, à moins de trouver quelqu'un capable de m'aider à lire entre les lignes.

Je rappelle la responsable des traductions. Elle a rencontré l'auteur qui m'encourage à prendre toutes les libertés que je jugerai nécessaires avec l'original. Par ailleurs, nous tombons d'accord sur quelques principes. Bien que, pour écrire ce roman, Xiaolu se soit servi des erreurs qu'elle faisait à son arrivée en Angleterre et qu'elle ait puisé dans son journal intime de l'époque, nous avons affaire à un objet littéraire dont la langue comporte une part d'invention. De mon côté, si je compte bien m'inspirer des fautes que commettent les Chinois débutants en français, je devrai également trouver un langage personnel. Et, de préférence, éviter un « petit nègre » simpliste ou caricatural.

Été

C'est Denis Benejam, traducteur de chinois, qui, avec beaucoup de patience et de gentillesse, me guidera dans ma lecture. Nous ferons trois ou quatre séances de travail, au cours desquelles nous éplucherons ensemble le texte dans lequel j'ai déjà souligné les passages qui me semblent « bizarres ». L'échange se révèle passionnant. Je découvre notamment que, si le cœur de Z « atterrit comme l'avion » quand elle voit avec soulagement l'agent de l'immigration se décider à tamponner son passeport, c'est parce qu'en chinois, « poser son cœur » signifie se calmer. Plus loin, son évocation du *cold, late winter* (la fin de l'hiver froid) renvoie au découpage des saisons

plus précis dans son pays. Quant à cette silhouette qui devient *clear and clear* (« nette et nette » plutôt que « de plus en plus nette »), elle cache une construction chinoise. Même si, sans ces informations, je serais dans de nombreux cas restée au plus près de l'original pour garder sa saveur, j'ai désormais l'impression de traduire un peu moins à l'aveugle. Denis me donne aussi quelques principes généraux concernant le chinois. En vrac (et sans trop déformer ses propos, je l'espère), c'est une langue qui aime les rimes et la symétrie ; les répétitions sont très fréquentes, elle n'a pas à proprement parler de grammaire, ne connaît ni les genres ni la conjugaison. Dans une phrase, on place généralement le temps et le lieu au début pour planter le décor...

Après avoir écumé les forums franco-chinois sur Internet pour me constituer un petit florilège des fautes qui reviennent le plus souvent chez les étudiants, j'entreprends de dresser ma propre liste. Des erreurs sur les genres, évidemment. Et les verbes – en anglais, Z oublie avec constance *to be* au présent progressif (*I going* au lieu de *I'm going*). Mais je me rends vite compte que trop de conjugaisons fautives transforment mon texte en charabia illisible. J'essaie alors, quand c'est possible, de déplacer le problème sur les formes pronominales (« mon cœur pose comme l'avion », « j'assois »), ou sur les prépositions (« je parle quelqu'un »). J'introduis également des confusions sur les adverbes (« beaucoup meilleur ») et j'en passe. Le tout en m'efforçant de réduire le nombre d'erreurs à mesure que l'anglais (le français ?) de Z s'améliore. Toutefois, j'essaie aussi de ne pas les éliminer trop brutalement, car il me semble que, même lorsque l'on a assimilé un point de grammaire, on continue de se tromper à l'occasion.

Autre problème, les quiproquos dus à la mauvaise compréhension de l'héroïne. Jeux de mots et calembours n'ont jamais été mon fort et j'avoue que c'est la partie qui me donne le plus de fil à retordre. J'ai l'impression de ne pas réussir à me détacher suffisamment de l'original, mais je m'attelle à la tâche et je bricole des solutions. Quand Z, qui suit des cours d'anglais, s'étonne que les verbes soient aussi *moody* (lunatiques), parce qu'elle confond *mood* (le mode, inexistant en chinois) et *mood* (l'humeur), dans la traduction française, c'est leur frivolité qui la déroute : « Alors, même les verbes obéissent la mode en Occident ? » Au restaurant, lorsqu'elle s'indigne qu'on lui serve de l'eau sale (*filthy water* au lieu de *fizzy*, « gazeuse »), l'eau deviendra « vaseuse » (hum, un peu tiré par les cheveux celui-là). Je bute un moment sur un passage où il est question de la météo et du temps, si important dans la conversation anglaise. La narratrice ironise sur l'expression *to be under the weather* (être mal fichu), qui lui semble particulièrement adaptée dans un pays où le climat

est si incertain. Puis elle conclut sur cette phrase : « Weather it rain or wheather it sunshine, you don't know », ce qui, les fautes en moins, signifie quelque chose comme : « On ne sait jamais s'il va pleuvoir ou s'il va faire beau. » Mais c'est la confusion entre *weather*/temps et *whether*/si qui lui donne tout son intérêt. Finalement, je décide de jouer sur temps et tant : « Je regarde dans mon *Petit Dictionnaire*. Je lis *les temps sont durs*. C'est raisonnable. En Angleterre, les temps sont plus que durs, ils sont impossibles. Il y a toujours un doute ou un choix pour les temps. Temps tôt il pleut, ou temps tôt il soleil, on ne sait jamais. »

Le passage consacré à l'apprentissage de la forme « be going to » pour exprimer le futur me met devant le genre de dilemme que je redoutais : garder l'anglais et expliquer, ou transposer ? C'est d'abord la première solution qui s'impose à moi, car je ne vois pas Z étudier un temps bien de chez nous dans son école londonienne, mais, en me relisant, il me semble que l'anglais détonne, dans la mesure où j'ai fait le choix de traduire les têtes de chapitres qui se présentent sous la forme d'entrées de dictionnaire. Je transposerai donc. Heureusement, le français dispose du futur proche qui me permet de coller d'assez près à l'original. Ainsi, quand elle s'interroge sur cette bizarrerie qui consiste à répéter deux fois le même verbe dans une phrase comme « We're going to go », je traduis : « Nous allons aller ».

Une citation de Shakespeare va par ailleurs me poser un problème imprévu. L'héroïne est scandalisée par cet anglais saugrenu truffé de *thou* (forme archaïque de tu) et autres aberrations inconnues du petit dictionnaire dont elle ne se sépare jamais. Je pensais trouver aisément mon bonheur chez François-Victor Hugo, mais si cette langue classique a de quoi déconcerter quelqu'un qui apprend le français contemporain, je ne vois rien dont pourrait s'offusquer la narratrice. En désespoir de cause, je me tournerai finalement vers une traduction de la fin du XVIII^e siècle de Jean-François Ducis, où des mots comme « entr'eux » ou « le ris » (le rire) ont de quoi faire bondir ma Chinoise, même si je suis consciente qu'une étudiante étrangère aurait peu de chances de tomber sur une telle traduction aujourd'hui.

Automne

Arrive la date de la remise. Quelques semaines plus tôt, j'ai rencontré l'auteur qui me bombarde d'e-mails pour s'assurer que mon français est suffisamment fautif (en italien, le texte a apparemment été tellement lissé qu'il n'a plus aucune raison d'être, et elle en a conçu une certaine méfiance à l'égard des traducteurs, ou des éditeurs, trop normatifs). C'est le monde à l'envers. Moi qui croyais que se tromper exprès quand on a l'habitude de

traquer ses erreurs aurait quelque chose de jouissif, je dois me faire violence pour ne pas me corriger. D'ailleurs, lorsqu'une amie m'envoie une lettre en français de l'un de ses élèves chinois, je me rends compte que je suis encore trop timide. Je reprends ma traduction une dernière fois.

Chez Buchet-Chastel, mon interlocutrice a changé entre temps et je suis un peu inquiète. Je me sentais en confiance avec la personne précédente, mais sa remplaçante aura-t-elle le même regard sur cet ouvrage ? En fait, tout se passe pour le mieux et elle valide gaiement la plupart de mes fautes. Quelle n'est donc pas ma surprise lorsque je reçois les épreuves : un grand nombre d'impropriétés ont disparu des premiers chapitres, si bien que l'évolution de la langue est à peine perceptible. Je prends mon téléphone, me préparant à un bras de fer dont je ne suis pas sûre de sortir gagnante. La responsable des traductions, tirillée entre les exigences du texte et la prudence d'une correctrice un peu trop zélée, finit néanmoins par se rendre à mes arguments et me promet de rétablir mes erreurs. Ouf. Je ne peux pas m'empêcher de rire en pensant à ce que cette conversation a de surréaliste. Tout bien réfléchi, ce travail aura eu un effet libérateur – même si un an après, avec le recul, je regrette de ne pas avoir davantage maltraité le français.